

À PROPOS DES BELLES-MÈRES, DES BEAUX-PÈRES, DE LEURS BRUS ET DE LEURS GENDRES

Aldo Naouri

Les Grandes Conférences du Figaro
Paris, Théâtre de la Madeleine
28 novembre 2011

INTRODUCTION :

Si j'ai choisi de me pencher sur ce personnage fameux de la belle-mère qui, dans un théâtre est traitée différemment, si j'ai choisi de fouiller jusque dans leur intimité les liens d'alliance qu'elle entretient, c'est d'abord et avant tout pour continuer de réfléchir, et de faire réfléchir, sur l'environnement de l'enfant. Il en va comme si j'avais cherché un nouvel angle pour jeter un regard neuf sur cet environnement. Exactement à la manière d'un réalisateur de cinéma qui effectuerait ce qu'on appelle un travelling circulaire.

Ceux qui connaissent le travail que j'ai entrepris depuis une trentaine d'années savent qu'il vise d'abord et avant tout le mieux être de l'enfant. Et qu'à cet effet, il n'a pas cessé de porter sur l'ingrédient qui lui est indispensable : la place du père dans les familles, laquelle, pour importante qu'elle soit, a connu des mutations progressives qui l'ont pratiquement vidée.

Cela dit, l'idée d'explorer méthodiquement des liens d'alliance ne m'est pas venue par hasard.

Combien de fois n'ai-je pas eu en effet à entendre de jeunes parents exprimer leurs griefs à l'endroit de leurs beaux-parents !

Et combien de fois n'ai-je pas entendu des grands-parents me conduisant leurs petits enfants, se plaindre de leurs beaux-enfants !

Le tout atteignant régulièrement des proportions inquiétantes tous les mois de janvier quand je devais reprendre avec les jeunes couples l'état alarmant dans lequel les avait mis le déroulement des fêtes de fin d'années.

On aura compris que j'aie fini par accumuler une quantité respectable de matériel.

Il m'a paru urgent d'en faire usage avant que l'évolution annoncée de la famille ne le rende tout à fait obsolète.

Que j'aie attendu si longtemps avant de sauter le pas vient de l'atmosphère singulière de ma pratique. Je me suis longtemps dit que ma capacité à écouter pouvait inciter chacun à user de moi comme d'un tiers pour faire entendre à son partenaire ce qu'il ne pouvait pas lui dire autrement. Les conflits se vidaient peut-être chez moi et pas ailleurs...

Mais cette impression a disparu un jour où, il y a quelques années de cela, j'ai fait partie d'un groupe de six responsables d'une session de formation de 150 pédiatres. Nous avons décidé, en toute fin de session, de recueillir leurs questions par écrit. Quel n'a pas été notre stupéfaction quand nous avons trouvé 137 fois sur 150, la même question rédigée dans les mêmes termes : « Faut-il tuer les grands-mères ? »

MÉTHODOLOGIE :

La présence « d'eau dans le gaz » ne faisait plus de doute et justifiait la mise en œuvre de ma recherche.

Et j'ai pu en formuler les trois premières questions :

- 1/ La tension, somme toute assez mystérieuse, qui habite les liens d'alliance sous nos latitudes est-elle spécifique à nos sociétés ou bien existe-t-elle dans d'autres ?
- 2/ Si oui, a-t-elle partout la même intensité ?
- 3/ Pourquoi est-elle plus grande et plus ostensible entre belles-mères et brus ou gendres qu'elle ne l'est entre beaux-pères et brus ou gendres ?

Aux deux dernières questions, le sens commun trouve et propose des réponses relativement univoques :

- 1/ C'est une question de rivalité : la belle-mère et la bru se disputeraient le même objet d'amour. Si cette proposition était vraie, pourquoi cette rivalité n'existe-t-elle pas entre beau-père et gendre ?
- 2/ C'est un problème de femmes entre elles. Mais si c'était le cas, pourquoi cette tension, même si elle est plus subtile et d'une autre tonalité, existe aussi entre belle-mère et gendre ?
- 3/ Le must est amené par une autre réponse encore : C'est à cause des enfants ? Et la passion irraisonnée des femmes pour les enfants expliquerait leur comportement excessif. Mais pourquoi alors cette tension existe-t-elle même en l'absence d'enfants ?
- 4/ Pour défendables qu'elles soient, ces explications buttent néanmoins sur la question que pose l'entente qui existe parfois entre belle-mère et gendre ou bru.

Voilà comment je me suis donc lancé dans l'aventure. Sans bien sûr savoir où elle allait me mener.

J'ai néanmoins pris la précaution de m'appuyer sur ma clinique, c'est à dire sur le matériel que j'avais accumulé.

Puis j'ai « bricolé », au sens que donne Claude Lévi-Strauss à ce processus, en faisant appel aussi bien à la psychanalyse qu'à la biologie et aux sciences humaines que j'ai approchées au cours de ma carrière. Avec toujours le même souci de trouver des points de recoupement et des points d'appui au sein des différentes grilles de lecture dont je pouvais faire usage.

L'APPROCHE LINGUISTIQUE :

L'approche linguistique du problème m'a paru constituer un préalable incontournable, au moins pour répondre à la première des questions que je m'étais posée.

La langue est en effet un code.

La langue fabrique la vision du monde qu'en ont ses locuteurs. Elle dit bien plus que les mots qui la composent.

J'en donnerai un bref exemple. J'ai rencontré au cours d'un voyage en Chine une professeur chinoise de français qui a accepté de m'initier à la logique des idéogrammes. J'ai ainsi appris :

- qu'une sorte d'accent circonflexe faisait toujours référence à la maison – un toit en quelque sorte –,
- qu'un Y renversé écrivait l'homme
- alors que le même Y renversé barré d'une barre perpendiculaire à sa branche verticale écrivait la femme.

- J'ai alors cru pouvoir m'essayer à mon premier idéogramme. J'ai mis côte à côte, sous un accent circonflexe, 2 Y renversés dont un avec une barre horizontale. Je l'ai présenté tout fier à ma professeur en lui déclarant que j'avais trouvé l'idéogramme qui écrivait « couple ». Elle m'a répondu que cet idéogramme existait bien, mais qu'il n'écrivait pas « couple », il écrit « dispute » !

Je suis donc allé chercher du côté des langues.

J'en ai exploré autour d'une vingtaine.

En commençant par le français.

Pourquoi notre langue veut-elle que la mère de mon épouse soit belle alors que ma mère qui ne l'est pas pour moi, l'est automatiquement pour mon épouse ?

Idem pour beau-père, belle-fille et beau-fils. Que vient faire cette notion d'esthétique, qu'on retrouve d'ailleurs à l'identique pour nommer les liens qui unissent des individus avec les enfants de leurs partenaires ?

J'ai appris en cherchant la réponse qu'il en est ainsi depuis le X^{ème} siècle. On a pris l'habitude dès cette époque de faire précéder de l'adjectif flatteur « beau » et « belle » le titre des personnes dont on craignait l'hostilité et dont on espérait des faveurs. Jusque-là la belle-mère était une « suire », un mot dérivé de l'indo-européen *swe* qu'on retrouve dans l'italien « suocera », l'espagnol « suegra », le portugais « sogra » etc.

Je n'insiste pas.

Vous aurez deviné que j'ai beaucoup « voyagé ». Et j'ai appris tellement de choses passionnantes que j'ai pensé pouvoir et devoir faire partager le plaisir que j'en ai retiré.

J'ai découvert des langues, comme le russe, le polonais, le chinois, l'arménien où l'appellation des beaux-parents est différentes selon qu'ils ont ceux de la femme ou ceux de l'homme.

J'ai découvert d'autres langues, où le beau-père est désigné comme « le mari de la belle-mère ».

Tout un monde en quelque sorte d'où ressort une primauté accordée à la belle-mère de bru, la belle-mère de gendre s'essoufflant à rester un tant soit peu dans la course.

Les exemples extrêmes m'ont été fournis :

- par la langue arabe qui, dans un dictionnaire équivalent à notre Robert, donne comme exemple d'usage des mots : « L'entente entre la belle-mère et la bru est impossible »
- et par le chinois qui écrit l'idéogramme bru comme « celle qui balaye » !
-

Je ne m'attarderai pas sur les blagues féroces et abominables qui circulent dans toutes les langues sur les belles-mères et principalement sur les belles-mères de brus. J'ai tout de même cru bon d'en rapporter quelques unes, histoire de montrer le degré de tension qui affecte cette relation.

Une tension universelle autant qu'intemporelle qui existe exclusivement entre belles-mères et brus ou belles-mères et gendres.

C'est sans doute pour lui donner statut ou l'alléger un tant soit peu qu'ont été mis en place des protocoles désignés comme autant de règles de localité.

Sous certaines latitudes, quand un couple se forme, il va résider chez les parents de l'époux et on parle de patrilocalité.

Dans le cas inverse, on parle de matrilocalité.

Il existe d'autres formes de localité mais toutes, dès lors qu'elles sont codifiées, sont censées être acceptées sans problème par les acteurs. Je dirais, en souriant, que de telles règles font

singulièrement défaut à nos couples civilisés dont j'ai dit que je les ai vus se déchirer en janvier, tout au long de ma carrière !

Les règles de localité co-existent avec autre chose encore, à savoir les systèmes de parenté que je ne peux pas passer sous silence.

Ces systèmes ont été mis en place à la surface du globe pour permettre de repérer les unions permises et les unions interdites. Mais ils témoignent en même temps de l'importance relative des liens qui se nouent.

Ils sont caractérisés par la manière dont ils nomment les collatéraux des parents.

Ils sont au nombre de six à la surface du globe.

Ceux que nous côtoyons sont principalement le système eskimo et le système soudanais.

Le système eskimo, auquel appartiennent la plupart des sociétés occidentales, confond sous le même terme de oncle et tante les frères et sœurs des deux parents ainsi que leurs conjoints.

Le système soudanais, auquel appartiennent les sociétés arabo-musulmanes et par exemple le chinois, nomme différemment les oncles et tantes paternels et maternels.

D'autres systèmes confèrent de différentes façons à ces mêmes oncles et tantes les statuts de pères et de mères.

Tout comme le font les codes linguistique, ces systèmes de parenté signalent de façon on ne peut plus claire la primauté historique du patriarcat – sur lequel j'aurai à revenir beaucoup plus longuement en temps voulu – formellement instituée depuis la création du langage articulé.

Leur existence et l'étonnement qui nous saisit à leur découverte nous contraignent de relever l'extrême indigence des moyens communs que nous avons à notre portée pour penser les liens d'alliance.

LE RELIGIEUX AU CŒUR DE NOTRE MANIÈRE DE PENSER LE MONDE

Car, que nous en ayons conscience ou pas et quel que soit notre niveau de culture ou notre rapport à la transcendance, toute notre manière de penser le monde est littéralement conditionnée par le religieux. Il y a quantité d'ouvrages qui le démontrent.

Or, quand on cherche à comprendre comment les textes religieux expliquent le contenu ou la construction des liens d'alliance, on reste sur sa faim. On ne trouve pratiquement rien qui en parle. Nous serions comme invités à penser nos couples à la manière de celui sur lequel nous serions formatés à notre insu : le couple Adam et Ève qui n'eurent pas de beaux-parents !

Telle que je l'ai rapportée jusque-là, ma démarche peut paraître étrange.

Elle l'est bien moins qu'on ne pourrait le croire.

Elle m'a permis de montrer que si ces textes de référence faisaient l'impasse sur les liens d'alliance, c'était parce qu'ils leur paraissaient sans doute devoir découler des morales qu'ils tentaient de mettre en place. Si bien que nous serions conduits à les penser en référence à ces morales dont on sait combien elles ont perdu de leur poids.

Il n'est plus étonnant dès lors que la nature constatée de ces liens demeure pour nous tous un mystère et que chacun de nous en construise sa propre explication.

C'est pour percer ce mystère que j'ai invité mes lecteurs à découvrir avec moi les explications que peuvent apporter, outre la linguistique dont j'ai déjà parlé, des disciplines

scientifiques telles que la paléontologie et l'anthropologie, mais aussi la génétique, la biologie et bien sûr la psychanalyse.

D'autant que les arguments que fournissent ces disciplines se recoupent et se complètent bien plus souvent qu'on imagine.

LE RECOURS À LA SCIENCE :

PALÉONTOLOGIE, ANTHROPOLOGIE, PSYCHANALYSE, GÉNÉTIQUE ET BIOLOGIE

Si la linguistique fait faire un voyage dans l'espace, s'aventurer du côté de la paléontologie et de l'anthropologie, c'est se lancer dans un voyage plus fabuleux encore, mais dans le temps, celui-là.

Ainsi apprend-on que notre espèce humaine a 8 millions d'années d'âge.

Ce qui est autre chose que les 5771 années de la création du monde selon la Bible.

Mais c'est aussi tellement difficile à imaginer que j'ai cru pouvoir donner une meilleure idée des événements qui ont jalonné cette durée en la rapportant à 24 heures.

Une simplification, presque plus parlante, que je garderai dans la suite de mon exposé et qui situe déjà par exemple notre ère chrétienne à un peu moins que les 22 dernières secondes de ces 24h !

Affronter le temps à cette échelle implique de se référer à la théorie darwinienne de l'évolution qui reste incontournable même si elle a été récemment remise en question sur certains de ses points.

Cette théorie nous enseigne par exemple – et c'est extrêmement important d'en tenir compte :

- que l'âge de la terre est de 4,467 milliards d'années
- que la vie, qui est apparue il y a 3,8 milliards d'années, a donné progressivement naissance à des organismes monocellulaires voués à la vie éternelle puisque leur reproduction se fait à l'identique par simple division.
- que c'est seulement au bout de 2,8 milliards d'années, c'est à dire il y a 1 million d'années, qu'est apparue la reproduction sexuée :
- • deux cellules de sexe différent donnent naissance à une troisième elle-même différente de chacune des deux puis meurent. L'invention du sexe s'est donc immédiatement accompagnée de l'invention de la mort.
- Mais c'est à partir de cette scansion de la vie par la mort que les progrès de l'évolution vont s'accélérer.
- Si j'insiste comme je le fais sur ce point, c'est parce qu'on retrouvera à l'œuvre le principe de cette dualité dans tout ce qui caractérise la vie jusque dans ces mécanismes les plus intimes.
- Ce principe, auquel les philosophes se sont intéressées depuis la plus haute antiquité, est connu depuis 1850 sous le nom de « homéostasie » que lui a donné Claude Bernard.
- Ce principe dit en substance – et c'est très important de le garder en mémoire – que la manifestation de la vie est le résultat d'un conflit équilibré entre deux forces opposées. Quand cesse le conflit, c'est tout simplement la mort.
-

- Réfléchissons, au passage, à la signification du fait que l'idéal actuel de nos sociétés vise ostensiblement la suppression des conflits ! La psychanalyse analyse cette option en disant que nos sociétés seraient étrangement fascinées par la pulsion de mort à laquelle s'oppose en général la pulsion de vie. Pour figurer plus simplement le fait, j'utiliserais volontiers de l'image de l'échelle double. C'est l'équilibre des forces d'opposition entre ses deux éléments qui la fait tenir et qui permet d'y grimper. Abattez l'un des deux éléments et l'échelle s'écroulera.

Il faut, je le répète, absolument garder en mémoire ce principe de l'homéostasie.

Je passerai sur les étapes de l'évolution qui a abouti à l'espèce humaine et à ses différents chaînons.

L'avènement de cette espèce s'est produit au moment où ses membres ont adopté la station verticale.

Ce qui a permis le développement des performances.

Mais qui a décimé la population des femmes. Les déformations de leur bassin entraînées par la station debout les a faites mourir en couche et n'ont survécu que celles qui étaient génétiquement programmées pour accoucher de prématurés d'un âge gestationnel de 9 mois. Comme pour compenser leur raréfaction, la nature a supprimé chez elles l'œstrus – la période où les femelles mammifères sont fécondables – et les a rendues sexuellement disponibles en permanence.

La reproduction de l'espèce avait ainsi à son service deux sexes aux potentialités opposées et cependant complémentaires :

- des femelles pondant un rare ovule par mois et disponibles en toutes circonstances, pour donner le plus de chance possible à cet ovule d'être fécondées
- des mâles semant des dizaines de millions de spermatozoïde à chaque éjaculat et dispendieux tant ils sont rendus fous par la disponibilité des femelles
- le tout redoublé d'une différence considérable liée à l'anatomie et à la physiologie des organes de copulation :
 - les femmes, qui n'ont pas besoin de changement anatomique pour copuler, sont dotées d'une sexualité en principe illimitée. La preuve en a été administrée pour le Guinness des records par une actrice porno qui a collectionné 259 coïts successifs en 10 heures
 - alors que les hommes, qui ne peuvent copuler qu'en érection, sont frappés par la flaccidité qui succède à l'éjaculation et sont également limités dans le renouvellement de leurs actes

Ce sont déjà là, réunies et confrontées, toutes les conditions susceptibles de mettre en place un processus de type homéostatique.

Mais cette mise en place, qui est loin d'être terminée, va cependant prendre un temps considérable pour débiter. Le temps qui a été nécessaire à la maturation de la pensée et à l'émergence de processus décisionnels là où n'intervenaient que des phénomènes instinctifs.

Comment cela se passait-il ?

Des mâles mus par leur instinct sexuel rencontraient par hasard des femelles auxquelles ils s'accouplaient. Quand plusieurs d'entre eux étaient en concurrence, c'était la lutte à mort. De ces rapports sexuels naissaient parfois des enfants qui demeuraient attachés à leur mère autant de temps qu'ils le pouvaient.

L'accroissement des populations a vu naître des hordes au sein desquelles un mâle dominant, le père primitif détenait tous les pouvoirs, soumettant à sa force tous les jeunes mâles et se réservant l'usage de toutes les femelles. Pour satisfaire leurs exigences sexuelles, ces derniers prenaient des initiatives individuelles qui leur faisait courir comme auparavant un risque de mort.

Tout cela a duré presque 23 heures sur 24, c'est à dire jusqu'à la fin de la 23^e heure de notre abaque.

Il y a deux scénarios différents pour expliquer ce qui s'est passé à ce moment charnière.

La psychanalyse soutient que les jeunes mâles se sont ligués un jour pour assassiner le père primitif féroce de la horde, mais que bourrelés de remords, ils ont décidé de ne pas toucher aux femmes de leur groupe et de les échanger contre des femmes d'un autre groupe.

Ce sera le début de la formation des sociétés.

Mais là n'est pas le plus important.

Ce qui est le plus important, c'est qu'à partir de cette étape, une quantité illimitée de pères succèdera au père primitif mort. Mais ce seront des pères de bien moindre envergure, d'infiniment moindre cruauté et de bien moindre importance.

L'anthropologie soutient, quant à elle, que pour éviter les conflits mortels, les mâles ont décidé d'échanger les femmes de leur groupe contre celles d'un autre.

Dans l'un et dans l'autre des scénarios se retrouve cet échange de femmes qui a fondé la Loi de l'espèce, laquelle est la Loi de l'interdit de l'inceste.

On pourrait dire aussi que c'est à partir d'elle que date la notion de père autre que géniteur.

Ce qui revient à relever que s'il y a eu des mères pendant 24 heures sur 24, il n'y a de pères que depuis à peine plus d'une heure. Mais ils ont mis en place une Loi qui mérite qu'on s'y arrête.

Parce qu'elle a infiniment plus d'importance que ne lui en confère la compréhension immédiate qu'on en a :

- c'est la première initiative prise dans le chaos
- c'est la première mesure prise contre le règne du pulsionnel
- encourageant le recours au rationnel, elle privilégie le social – qu'elle promeut et sur lequel elle s'appuie – au détriment de l'individuel.
- elle décrète en substance que ce qui est proche doit impérativement être mis à distance
- elle constitue la toute première Loi et c'est sur elle que s'adosseront toutes les autres lois, jusqu'aux plus récentes
- elle met en place ce qu'on nomme depuis : la culture, par opposition à la nature
- elle est le point d'ancrage de ce qui se constituera à partir de là comme le patriarcat et qui sera institué pour être transmis légalement à chaque père par l'environnement social
- n'ayant pas été consultées, les femmes échangées y demeureront obstinément rétives et useront de leur puissance intrinsèque pour y résister. C'est à dire que, si elles admettent l'importance du rationnel auquel elles vont jusqu'à adhérer, elles ne le font pas en sacrifiant leur pulsionnel. Au fil du temps, elles arboreront leur insatisfaction comme emblème de leur résistance. Il suffit pour s'en convaincre d'analyser les stratégies amoureuses inventées par les hommes. C'est tout cela qui permet de

comprendre Claude Lévi-Strauss quand il dit du couple que c'est « l'union dramatique de la culture et de la nature »

- C'est à partir d'elle enfin que se mettra en place l'équilibre souterrain à vertu homéostatique entre ce qui sera repérable comme le matriarcat d'une part et le patriarcat de l'autre.

Cet équilibre homéostatique confère au patriarcat et au matriarcat strictement la même importance et la même responsabilité dans l'aventure humaine. L'un comme l'autre ont autant contribué à la formation des sociétés, à leur évolution et à leur progression.

Pour mieux faire comprendre tout cela et éviter les malentendus, je vais essayer de donner une définition correcte de ces notions qui, l'une comme l'autre – et c'est très important de le préciser – recrutent aussi bien des femmes que des hommes.

Le matriarcat, dont le paradigme est le comportement maternel, soutient que les besoins de chacun sont à satisfaire sans délai, sans distinction et sans limite. Ce qui est cohérent aussi bien avec la sexualité féminine qu'avec la logique qui préside à la grossesse : il faut bien que le corps de la mère satisfasse sans distinction les besoins du corps fœtal pour que la gestation soit menée à bien. Le plaisir généré de part et d'autre par cette satisfaction des besoins, addictes ses bénéficiaires au point de ne pas même leur permettre d'imaginer la nécessité de l'effort. Il favorise par ailleurs l'individualisme au détriment de la cohésion sociale.

Le patriarcat, dont le paradigme est le comportement paternel, estime quant à lui, que les besoins de chacun ne peuvent être satisfaits que dans une mesure raisonnable et seulement après que les détenteurs des biens se soient d'abord servis. Ce qui est aussi cohérent avec la sexualité impérieuse quoique limitée des hommes qu'avec leur comportement de père puisque ce dernier confisque répétitivement à l'enfant sa mère pour en faire son objet sexuel. C'est probablement pour pouvoir occuper ce statut que les hommes se sont solidarisés et ont favorisé les structures sociales dans lesquelles ils s'inscrivaient.

Le père dont le comportement va automatiquement frustrer l'enfant de la toute disponibilité de sa mère va générer chez ce dernier un manque qui le contraindra à l'effort.

Même si, à première vue, le matriarcat semble évoluer dans une forme louable de générosité, il n'en procède pas moins d'un égoïsme guère plus reluisant que celui, flagrant du patriarcat. La récupération narcissique de son action se constate à chaque instant et chez chaque mère

Disons donc que sans le patriarcat, on ne serait pas sorti du chaos.

Mais aussi que la puissance intrinsèque féminine, dressée contre les hommes sous forme d'insatisfaction structurelle, a certainement réussi, plus qu'on ne l'imagine, à entraîner ces derniers, tout pourvus de pouvoir qu'ils étaient, à se dépasser et à progresser. Autrement dit, sans le matriarcat, on en serait encore à l'époque de la féodalité si ce n'est à celle des hommes des cavernes.

Il est vrai que le pouvoir absolu que le patriarcat a conféré aux hommes pour leur permettre de dominer les femmes a de quoi, aujourd'hui, faire hurler.

Si bien que le procès qui lui a été dressé est tout à fait recevable.

À condition toutefois de ne pas l'instruire avec les critères de notre modernité mais d'y introduire ce qu'on pourrait appeler des "circonstances atténuantes". Quand il s'est mis en place, le patriarcat a eu à affronter un matriarcat qui, ayant imposé sa vision du monde depuis

près de 23 heures sur 24, était bien loin d'accepter de se soumettre. Au processus violent qu'il constituait devait répondre une contrainte à hauteur de la violence qu'elle affrontait. La constitution des sociétés et leur progression a fait le reste.

Un reste dont la psychanalyse donne une idée claire quand elle découvre et signale que dans l'inconscient :

- la mère occupe un site parfaitement identifiable dévolu à la satisfaction de toutes les demandes de l'enfant,
- alors que le père n'y figure que comme une métaphore dont la fonction s'oppose à cette satisfaction

Que la mère, autrement dit, est la source de tous les "oui" qu'entend l'enfant alors que le père est à l'origine de tous les "non", et ce quels que soient les auteurs de ces "oui" et de ces "non".

Ce qui est confirmé par la nature différente des relations que les parents entretiennent à leurs enfants et dont témoigne la biologie elle-même.

L'hormone du bien être, l'ocytocine, est sécrétée sous l'influence d'un stimulus commun aux deux sexes : le rapport sexuel. Mais la femme, et elle seule, dispose d'un second stimulus : l'enfant.

Cet enfant qu'elle a porté en elle pendant 9 longs mois et qui, même s'il n'a pas été jusque-là, a laissé en elle une trace indélébile sous la forme de cellules souches qu'elle conservera en elle sa vie entière et dont il arrivera que son corps se serve pour la "réparer".

Cet enfant dans le cerveau physique duquel elle laisse une trace indélébile sous la forme de ce que j'ai appelé 'un alphabet élémentaire' dont elle dote ses zones sensorielles : dès la naissance, il sera capable de reconnaître son odeur, son toucher, sa manière de porter, le goût des aliments qu'elle aime, sa voix et même les traits de son visage pour peu qu'il ait été en présence d'elle pendant 8 heures

Cet enfant auquel elle transmet, dès les premières minutes de sa conception, la trace de sa seule généalogie féminine sous forme de son ADN mitochondrial.

Amusant de relever que dès les premiers instants de la conception, la bru élimine toute trace de sa belle-mère sur l'enfant qu'elle vient de faire avec le fils de cette dernière !

Alors même que cette accumulation de véritables miracles qu'accomplit la gestation serait impossible sans l'existence du placenta dont il a été récemment démontré qu'il était d'origine paternelle exclusive.

Si on conjoint ces éléments d'apparence disparate aux étapes de développement du petit enfant tel qu'en rend compte la psychanalyse, on va encore mieux comprendre la tension qui existe entre belles-mères et brus ou gendres.

Le petit humain vient dans le monde protégé d'aujourd'hui exactement de la même manière qu'il venait dans le monde hostile d'il y a 8 millions d'années. C'est à dire, pourvu d'un système pulsionnel vivace et de l'intérêt porté à sa seule personne. Un état de fait auquel, jusqu'à ce dernier demi-siècle, s'attaquait une éducation hélas abandonnée depuis.

Jusqu'à environ la fin de la première année, il se croit être un morceau de sa mère. Quand il découvre qu'il ne l'est pas, il découvre en même temps la précarité de sa condition immature. Comprendant sa dépendance à l'endroit de sa mère, il la décrète toute puissante et capable à son seul gré de l'aider à survivre ou de ne pas le faire et le laisser mourir.

Il va ériger sa propre défense en deux temps :

- entre 1 et 3 ans/3 ans et demi, il va déployer sa propre toute puissance dans cette phase appelée “phase d’opposition ” sur laquelle porte essentiellement le processus éducatif
- après quoi, il va entrer dans la “phase œdipienne”
- - quand il est un petit garçon, il va déclarer son amour à sa mère des années durant et jusqu’à ce que surgisse chez lui la peur de la punition ultime que peut lui administrer son père. Il se promet alors, de se trouver plus tard une femme libre et ressemblant à sa mère.
 - quand elle est une petite fille, les choses sont moins simples. Après bien des hésitations qui vont fabriquer sa subtilité et préparer l’insatisfaction qu’elle concevra plus tard, elle va se tourner vers son père qu’elle tentera de séduire, en lui demandant implicitement de la protéger de sa mère. Mais dès qu’elle a engagé le processus, elle se trouve confrontée à deux erreurs dont elle craindra toute sa vie les répercussions : s’être détournée de sa mère et avoir séduit l’homme de cette dernière. La peur de sa mère va se trouver redoublée, la rendant douce, docile et plus facile à élever que son frère. Elle ne la supporte qu’en caressant le rêve de ce “prince charmant” qui viendra un jour et qui sera totalement disponible et déterminé à mettre sa mère à distance.

BELLES-MÈRES, BEAUX-PÈRES, BRUS ET GENDRES

Il n’était pas possible d’éviter ce long voyage dans l’espace et dans le temps pour éclairer le mystère de la relation classique qui a existé entre beaux-parents et beaux enfants.

Si j’utilise un passé composé, c’est parce que les évolutions de nos sociétés sont en passe de rendre ces liens inexistantes. Quand on consomme du partenaire et qu’on recompose des familles, avoir plusieurs belles-mères revient à n’en avoir aucune. Encore que cela concerne les seules belles-mères de brus, les belles-mères de gendre demeurant, quant à elles, toutes puissantes au nom de leur mainmise sur leurs filles et de leur capacité à paralyser autant l’action potentielle de leurs gendres que celles des pères de leurs filles.

Comme les décisions juridiques, prises sous le seul angle sociologique et sans considération pour la dimension psychologique des relations humaines, ont retiré leur soutien au pouvoir du père en créant la co-parentalité, on assiste à la disparition du père, à l’effondrement du patriarcat et à la victoire du matriarcat dont j’analyserai un peu plus loin les conséquences.

Mais que se passait-il dans les liens d’alliance avant qu’on n’ait entrepris d’y mettre un terme ?

Du côté des beaux-enfants, leur logique avait la même cohérence.

Les gendres, ces fils d’un père et d’une mère, vont avoir l’occasion de nouer des relations avec des personnages de l’âge de leurs parents.

Celle qu’ils auront avec leurs beaux-pères sera exempte de la tension qui caractérisait celle qu’ils avaient à leurs pères : elle sera faite d’entente, de cordialité, voire de complicité.

Celle qu’ils auront avec leurs belles-mères sera empreinte de la tendresse qu’ils ont toujours eue avec leurs mères... jusqu’au jour où ils sentiront leur place auprès de leurs femmes menacée par la mainmise de leur belles-mères sur leurs femmes. Mais quand ils prennent la mesure de la chose, c’est généralement trop tard. Et ce n’est pas leurs femmes qui leur viendront en aide !

Car ces dernières, désormais brus, ont trouvé l'occasion de se débarrasser du ressentiment et de la haine muette qu'elles ont longtemps nourries à l'endroit de leurs mères en les déversant sur leurs belles-mères. Ce qui leur permet de se retrouver avec leurs mères dans l'entente délicieuse, enivrante et sans nuage dont elles ont toujours rêvé. Elles vont imposer cette complicité nouvelle à leur partenaire comme une donnée non négociable en allant parfois jusqu'à l'investir au détriment de leur relation conjugale.

Elles vont de surcroît être sensible à la manière dont leurs beaux-pères les accueillent comme de nouvelles filles.

Le démontage de cette cohérence permet de comprendre ce que dit de ces liens la psychanalyse quand elle affirme que l'on a à ses beaux-parents les relations qu'on n'a pas pu avoir avec ses parents.

Ce qui explique que les beaux-pères avec leurs brus ou leurs gendres soient généralement des plus cordiales. Ils ont en effet accompli l'essentiel de leur vocation : veiller à ce que l'union qui se produit sous leurs yeux soit conforme à la loi de l'espèce.

Ce qui explique également enfin qu'il peut y avoir entente étroite entre belle-mère et bru quand cette dernière a entrepris de formater son fils à la soumission au féminin.

Mais du côté des belles-mères, parce qu'elles ont été brus en leur temps, c'était une tout autre paire de manches !

La tension ne pouvait pas ne pas être au rendez-vous.

Face aux gendres, elle se traduisait généralement par des tentatives de séduction : se faire douce, prévenante, presque une alliée, pour obtenir en échange la possibilité de rester en étroite jonction avec une fille exprimant enfin un amour sans borne. Maintenant que le père de cette fille était enfin censé avoir moins droit que jamais à l'en séparer, ce n'est pas ce nouveau venu, ce blanc-bec qui allait s'y mettre.

Les voilà à avoir en partage la même condition de partenaire d'un couple, la même expérience de cet être étrange qu'est un homme dans le quotidien ! Et, quand arrive un enfant, la même gloire de la maternité ! Le fusionnel pointe son nez s'il n'est pas déjà installé. Et le matriarcat de retrouver un chaînon qui le solidifie encore plus. Qu'y aurait-il d'ailleurs à y redire, si cette jonction n'en venait pas à menacer la relation de couple !

Du côté des brus, la tension est encore plus flagrante et, bien sûr, autrement plus insupportable.

Parce qu'elle est immédiate et que la belle-mère ne prend pas de gants pour l'exprimer. Les phrases assassines ne tardent jamais à fuser.

Refus de voir son fils se détacher d'elle et jalousie, comme on l'imagine habituellement ?

La clinique, dont je rapporte nombre de cas dans mon ouvrage, ne confirme pas cette vision des choses.

Ce qu'elle montre, d'abord et avant tout, c'est la violence d'un conflit de femme à femme.

Exactement comme si cette belle-mère disait à la jeune femme élue par son fils : « Ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend la grimace. Tu es bru et je l'ai été. Je sais très bien que,

derrière ta mutité polie, tu me fais la cible de toute la défiance que tu nourris contre les femmes de mon âge à commencer par ta mère. Tu es femme. Et je le suis aussi. Et je sais, comme toi, que nous, les femmes, nous sommes infiniment plus puissantes que nous le laissons croire. Nous avons la capacité de faire des hommes ce que nous voulons, de déployer notre insatisfaction pour les tourner en bourrique, de les réduire à un tout petit tas que nous pouvons mettre dans le creux de notre main. Tu n'as d'ailleurs qu'à voir dans quel état se trouvent ton père et ton beau-père. Eh bien, ma chérie, même si je t'en sais le pouvoir, je ne te laisserai pas mettre mon fils dans cet état. Tu me trouveras toujours sur ton chemin. Tiens toi le pour dit ! »

Mais que fait-elle alors ?

Elle dénonce la rétivité féminine, le rapport à la nature et à la non limite.

Elle déserte le camp des femmes.

Elle gagne le camp des hommes, le patriarcat, auquel elle s'aliène en apportant à son pouvoir le concours de sa puissance intrinsèque.

Du coup, elle se dresse contre l'autre belle-mère qui, elle, a œuvré à renforcer le matriarcat Et la voilà du coup, à son insu, à se faire promotrice de la culture !

Mais tout cela date désormais.

Les couples ne se forment plus de la même façon et encore moins pour le même objectif.

La vision adolescente de l'amour et la recherche obstinée du plaisir immédiat auxquelles ont été convertis les partenaires les pousse à garder leurs distances vis à vis de leurs parents respectifs.

Si leur union dure un tant soit peu, ils vont se trouver condamnés à retrouver les tourments de leurs prédécesseurs dès la naissance d'un enfant. Naissance qui voit la belle-mère de gendre revenir naturellement à la charge quand la belle-mère de bru est aussi naturellement tenue à l'écart – *mater certissima, pater semper incertus*.

Moins contraints par l'environnement et les mœurs que ne l'étaient ceux des générations précédentes, ils en arrivent souvent à se séparer. Pour former, paradoxalement, de nouveaux couples qui risquent souvent d'ailleurs de ne pas tenir plus longtemps. La société de consommation pourrait-elle trouver à redire à cette consommation de partenaires ? La polygamie est parvenue à contourner le désaveu qui la frappait en passant de la synchronie interdite à la diachronie parfaitement admise.

Collectionner les belles-mères pour une bru, revient à n'en avoir plus aucune, la première ayant réussi à la débarrasser de tous les sentiments négatifs qu'elle nourrissait à l'endroit de sa mère

Mais les gendres successifs auront, eux, à devoir impérativement s'accommoder de la relation jointive de leur partenaire à sa mère propre.

Si la belle-mère de bru a disparu, la belle-mère de gendre est, elle, en pleine gloire.

Tout cela ne s'est pas produit par hasard au cours de ce dernier demi-siècle.

Il a résulté de quantité de facteurs qui sont intervenus dans les domaines socio-politiques et économiques.

À côté de l'expansion économique, se sont développés et ont surtout pris de l'ampleur dans toutes les sociétés industrialisées des mots d'ordre et des actions de groupes se disant progressifs et contestant aussi bien la morale dite bourgeoise que l'ordre social censé en être l'émanation et le servant. Le summum et le représentant en ayant été Mai 68 en France avec ses slogans tels que « Il est interdit d'interdire » et « Tout tout de suite ». On peut reconnaître dans ces slogans aussi bien les dispositions naturelles maternelles que l'état d'esprit de la toute puissance infantile.

L'influence de ces mots d'ordre et de ces slogans a été considérable. Autant que leurs conséquences sur l'évolution des mœurs et sur l'organisation classique de la famille. Le soutien social au père lui a été retiré et on a hissé l'enfant au sommet de la pyramide familiale en faisant de la mère sa vestale.

Le patriarcat s'est effondré et on a assisté au triomphe du matriarcat qui, contestant la limite et concédant à chacun le droit de voir l'intégralité de ses besoins satisfaits sans la moindre réserve a débouché sur un individualisme qui a entamé le lien social.

Les conditions assurant l'équilibre homéostatique entre patriarcat et matriarcat ont disparu.

Ouvrant la voie à une crise comme il ne s'en est jamais vu.

Ce qui s'est passé peut être compris aussi bien en référence aux conditions sociologiques qui mènent à des dictatures qu'à ce qui existait avant la mise en place de la loi de l'espèce.

Des prédateurs, surfant sur l'idéologie de la non limite, se sont emparés des moyens. La finance a pris la place du père de la horde primitive en retirant aux tenants du matriarcat la possibilité de mettre en œuvre leur projet pour généreux qu'il paraisse.

Ce qu'il y a de grave dans tout cela, c'est que si, dans la logique des dictatures, on parvient à identifier le dictateur, à analyser son action et à trouver tôt ou tard les moyens de s'en débarrasser, il n'en est pas de même avec la dictature de la finance qui échappe à toutes les règles destinées à en contenir les effets.

On peut toujours parler de mesures de régulation, de taxes et de tout ce qu'on voudra, on est loin, encore très loin de même entrevoir le bout du tunnel.

Partir de la fonction des belles-mères et aboutir aux conditions profondes de la survenue des crises qui secoue notre univers a été la plus grande surprise que j'ai rencontré dans la menée de ce travail.